Homélie pour la commémoration de tous les fidèles défunts

Frères et sœurs,

Hier, nous avons fêté la foule immense des saints, ceux dont la vie est achevée dans la lumière de Dieu. Aujourd'hui, l'Église nous conduit à une démarche plus intime et plus douloureuse : elle nous invite à nous souvenir de nos défunts, de ceux que nous avons aimés, que nous avons accompagnés jusqu'au bout et dont l'absence creuse en nous un vide que rien ne remplit tout à fait.

Chacun de nous est venu ici avec un ou plusieurs visages dans le cœur : un époux, une épouse, un père, une mère, un enfant parti trop tôt, un frère, un ami, un voisin. Certains sont partis il y a longtemps et nous croyons que la plaie est refermée, jusqu'à ce qu'un jour comme aujourd'hui la rouvre doucement. D'autres nous ont quittés cette année et la blessure est encore vive. L'Église ne nous demande pas de faire semblant. Elle nous dit : venez, avec votre peine, et écoutez la Parole de Dieu.

« Ils sont dans la paix »

Le livre de la Sagesse est écrit pour des gens qui ont vu mourir des justes et qui se demandent : à quoi bon ? Que reste-t-il de ceux qui ont aimé, servi, souffert ? Et la réponse est d'une force tranquille : « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, aucun tourment ne peut les atteindre. »

Aux yeux des insensés, dit le texte, ils ont paru mourir ; leur départ a semblé un malheur, leur disparition une ruine. Mais « ils sont dans la paix ». Remarquons la tendresse de l'image : la main de Dieu. Une main de père, de mère. Une main qui tient, qui protège, qui ne lâche pas. Quand nous avons accompagné quelqu'un jusqu'à son dernier souffle et que nous avons dû lâcher sa main, nous avons connu l'impuissance. Mais l'Écriture nous annonce qu'à l'instant même où nous lâchons, une autre main prend le relais, solide, qui ne se desserrera jamais.

Le texte ajoute : « Dieu les a mis à l'épreuve, et il les a trouvés dignes de lui. Comme l'or au creuset, il les a éprouvés. » La vie de ceux que nous pleurons n'a pas été facile. Elle a eu ses épreuves, ses fatigues, ses doutes, ses maladies. Elle n'a pas toujours été belle à regarder. Mais Dieu, lui, voit plus loin. Il voit ce qui a été donné, ce qui a été aimé, ce qui a été supporté dans le silence. Et il l'accueille « comme une offrande parfaite ». Ce que vous avez vu de plus humble dans la vie de vos proches, un geste, une présence, un pardon difficile, Dieu l'a recueilli comme une offrande.

Enfin : « Ceux qui ont mis leur foi en lui comprendront la vérité, et les fidèles demeureront près de lui dans l'amour. » Demeurer près de lui dans l'amour : voilà la promesse. L'amour n'est pas interrompu par la mort. Il change de rive.

« La mort a été engloutie dans la victoire »

Saint Paul va plus loin encore. Aux Corinthiens, il annonce un « mystère » : « Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés. » Le mot clé est transformés. La mort n'est pas une annulation de la personne, mais un passage. Ce qui est périssable revêtira l'impérissable ; ce qui est mortel revêtira l'immortalité. Paul n'imagine pas une âme qui s'évaderait du corps comme d'une prison : il parle d'une transformation totale de la personne, corps et âme, comme une graine devient une plante, comme la chenille devient papillon, dirions-nous.

Et alors éclate ce cri de victoire, l'un des plus beaux de toute la Bible : « La mort a été engloutie dans la victoire. Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton aiguillon ? » Paul ne nie pas l'existence de la mort. Il l'a regardée en face. Mais il proclame qu'elle n'a plus le dernier mot, parce qu'un autre a traversé la mort avant nous : le Christ. « Grâces soient rendues à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ. »

C'est ici que se joue la foi chrétienne. Nous ne croyons pas seulement que « quelque chose existe après la mort ». Nous croyons que quelqu'un est vivant, ressuscité, et qu'il nous entraîne à sa suite. Notre espérance repose sur une personne : Jésus, passé le premier par la mort, et qui nous ouvre le chemin.

« Je ne perdrai aucun de ceux que le Père m'a donnés »

Cette promesse prend un visage dans l'évangile de Jean. Jésus dit : « Tous ceux que me donne le Père viendront à moi, et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors. » Quelle délicatesse ! Jésus ne repousse personne. Celui qui vient, avec ses faiblesses, ses fautes, ses regrets, ses lenteurs, il l'accueille.

Et il précise la volonté du Père : « que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. » Aucun. Pas un seul. Cette parole est un baume pour le cœur de ceux qui s'inquiètent. Vous vous demandez peut-être : mon père n'allait plus à l'église, était-il en paix avec Dieu ? Mon enfant a eu une vie compliquée, a-t-il été accueilli ? Ma mère a tellement souffert à la fin, avait-elle encore la foi ? Et vous vous demandez parfois, si vous êtes sincères : « Aurais-je dû faire plus ? Aurais-je dû dire autre chose ? » Jésus nous répond : « Je ne perdrai aucun. » Nous pouvons remettre à sa miséricorde ce que nous ne pouvons ni réparer ni comprendre. Il est un meilleur gardien de nos défunts que nous ne le serons jamais.

« Telle est la volonté de mon Père : que celui qui voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. » La volonté de Dieu n'est pas la mort, mais la vie. Elle n'est pas l'oubli, mais la résurrection.

Prier pour nos défunts, vivre pour eux

Pourquoi prions-nous pour nos défunts, alors, si Dieu les tient dans sa main ? Parce que l'amour ne se tait pas. Prier pour eux, c'est continuer de les aimer, c'est leur dire : « Tu comptes encore pour nous. » C'est aussi les confier à la miséricorde de Dieu pour que ce qui, en eux, avait besoin d'être purifié, apaisé, achevé, le soit dans la lumière de l'amour. Et c'est nous préparer nous-mêmes : en regardant la mort en face, avec nos défunts, nous apprenons à vivre plus justement.

Il y a une manière de leur rester fidèles : vivre ce qu'ils nous ont transmis. Ce que mon père m'a appris de la droiture, ce que ma mère m'a laissé comme tendresse, ce que cet ami m'a donné comme joie, cela ne meurt pas. Cela devient un héritage à faire fructifier. Ceux que nous aimons continuent de vivre par ce que nous faisons de leur amour.

Il y a enfin le geste simple de se souvenir : prononcer leur nom, raconter une anecdote à nos enfants, déposer une fleur, allumer une bougie. Ces gestes ne sont pas des habitudes sans importance : ils disent notre foi que les défunts ne sont pas des absents, mais des vivants dans la communion de l'Église.

Conclusion

Frères et sœurs, au cœur de cette commémoration, ne cherchons pas à étouffer notre peine. Les larmes sont l'expression de l'amour. Jésus lui-même a pleuré devant le tombeau de son ami Lazare. Mais pleurons en espérant, comme nous y invite saint Paul. Car un jour, « à la dernière trompette », tout sera transformé, et nous retrouverons ceux que nous aimons, non pas diminués par la mort, mais éclatants de vie, dans la maison du Père.

Pour le moment, déposons sur l'autel nos noms, nos souvenirs, nos regrets et nos remerciements. Confions-les au Christ, qui change le pain en son corps livré. Il est le Vivant, il est la Résurrection, et il tient dans sa main chacun de ceux que nous pleurons.

« Les âmes des justes sont dans la main de Dieu. » Qu'ils reposent en paix. Et que nous marchions, nous aussi, dans l'espérance de la vie éternelle. Amen.

Père François Kabundji